



# La Voie À Suivre

## BEHAR

521

17 Mai 2008

12 IYAR 5768

Publication

HEVRAT PINTO

Sous l'égide de

RABBI DAVID HANANIA

PINTO CHLITA

11, rue du plateau

75019 PARIS

Tel: 01 42 08 25 40

Tel: 01 48 03 53 89

Fax 01 42 06 00 33

[www.hevratpinto.org](http://www.hevratpinto.org)

Responsable de publication

Hanania Soussan

*Dédié à la mémoire de  
Esther Bachar Bat Avraham*

**GARDE TA LANGUE !**

### On le ruinera

L'homme doit également faire attention à ne pas faire sur quelqu'un d'autre des compliments qui vont lui être nuisibles, par exemple un invité qui va dans les rues de la ville en proclamant à tous avec quelle générosité et quelle abondance de nourriture et de boisson on l'a reçu et le mal qu'on s'est donné pour lui, car des gens de rien vont se rassembler autour de cette personne pour le ruiner. Il est dit sur des choses de ce genre : « Celui qui bénit son ami à haute voix tôt le matin, cela sera considéré comme une malédiction. » Il faut apprendre de là que de façon générale, si quelqu'un a obtenu un prêt de quelqu'un d'autre et qu'il proclame combien celui-ci s'est montré bon envers lui, cela provoquera simplement qu'on vienne l'importuner.

(Hafets 'Haïm)

## LES BASES DE LA FOI ET DE LA CHEMITA

(PAR RABBI DAVID HANANIA PINTO CHLITA)

**H**achem parla à Moché au mont Sinaï pour dire ». Les Sages ont demandé (Torat Cohanim Behar 1) : « Quel rapport y a-t-il entre la chemita et le mont Sinaï ? Est-ce que toutes les mitsvot n'ont pas été données au Sinaï ? Mais de même que les lois de la chemita ont été données au Sinaï dans leurs grands principes et dans leurs détails, toutes les lois ont été données au Sinaï dans leurs grands principes et dans leurs détails. » En vérité, il y a lieu de demander pourquoi la Torah a révélé cela dans le passage sur la chemita et non dans un autre passage.

Pour répondre à cette question, posons-en d'abord une autre sur ce que dit le Ramban (Vayikra 25, 2) : Les six jours de la Création représentent l'histoire du monde, et le septième jour est un chômage pour Hachem ton D., c'est pourquoi l'Écriture se montre plus sévère sur la chemita que pour toutes les autres interdictions, parce que quiconque n'en tient pas compte ne reconnaît ni la Création ni le monde à venir. C'est difficile à comprendre. Pourquoi l'Écriture se montre-t-elle tellement plus sévère pour la mitsva de chemita, au point que quiconque la néglige, c'est comme s'il niait D. ? Nous ne trouvons une telle idée pour aucune des autres mitsvot de la Torah, à l'exception de l'idolâtrie.

Essayons de l'expliquer selon ce qu'ont dit nos Sages (Makot 24a) : « Habakouk est venu et les a fait reposer sur une seule, ainsi qu'il est dit : le juste vivra par sa foi. » On apprend de là que la foi en Hachem est la base de toute la Torah, quelqu'un qui a la foi peut accomplir toutes les mitsvot, car s'il croit en Hachem il obéit à tous les ordres qu'on lui donne. Donc l'inverse est vrai également, quiconque n'a pas la foi, ne peut pas accomplir les mitsvot.

S'il en est ainsi de toutes les mitsvot, à combien plus forte raison de celle de la septième année ! Quiconque n'a pas la foi en Hachem ne l'observe pas, et quiconque a la foi l'observe, car toute la force de la mitsva de chemita vient de la foi. En effet, l'homme est sûr que D. tiendra Sa promesse envers ceux qui l'observent, ainsi qu'il est dit (Vayikra 25, 20-22) : « Si vous dites : que mangerons-nous pendant la septième année, puisque nous ne sèmerons pas et n'amasserons pas notre récolte ? J'ordonnerai pour vous Ma bénédiction la sixième année, elle produira une récolte pour trois ans, vous sèmerez la huitième année et vous mangerez de l'ancienne récolte jusqu'à la neuvième année. »

### La foi est le fondement de l'homme

Les Sages ont dit (Kidouchin 20a) : Voyez la gravité de la moindre petite faute concernant la septième année ! Quelqu'un qui fait commerce des fruits de la septième année finit par être obligé de vendre ses meubles, s'il ne comprend pas la leçon il finira par vendre ses champs, en fin de compte sa maison et même sa fille, il sera dans une telle pauvreté qu'il empruntera à intérêt, et il finira par se vendre lui-même à l'idolâtrie !

Quiconque ne tient pas compte de la mitsva de chemita renie Hachem et finit par se livrer effectivement à l'idolâtrie, en se vendant en outre lui-même. C'est pourquoi le Sinaï est cité à propos de la mitsva de chemita, pour nous dire que toute la Torah a été dite au Sinaï dans tous ses grands principes et tous ses détails. C'est dit uniquement à propos de la mitsva de chemita parce qu'elle est l'essentiel de la Torah. Et comme ce principe est écrit à propos de ce qui est l'essentiel, cela nous enseigne qu'il en va de même pour toutes les mitsvot de la Torah.

Si quelqu'un dit : est-ce qu'il n'y a que la mitsva de la septième année qui dépend de la foi ? Toutes les mitsvot demandent la

foi ! Le roi David a dit (Téhilim 119, 86) : « Toutes tes mitsvot sont foi. » La réponse est qu'une mitsva qui ne comporte pas de perte financière n'est pas semblable à une mitsva qui en comporte. Or il n'y a pas de plus grande perte financière que la mitsva de chemita. Quelqu'un qui a un champ, ne le laboure pas et ne le sème pas pendant une année entière, parce qu'il observe la mitsva de chemita, c'est un signe qu'il a une foi profonde et qu'il fait confiance à Hachem et à Sa promesse.

L'homme en ce monde ressemble à un maçon qui construit une maison. Comment s'y prend-il ? Il établit d'abord les fondements, quand il a fini les fondements il met des pierres sur la base et construit une maison par-dessus. Comment fait-il les fondements ? Il prend du sable et de la poussière, y met de l'eau et en fait les fondements. S'il y manquait le sable ou l'eau, il n'y aurait pas de base, et la maison qu'il construit finirait par s'écrouler.

Dans le même ordre d'idées, la Torah et la foi sont les deux ingrédients de base de l'homme. Si l'un des deux manquait, il n'y aurait pas de base, et il serait impossible de construire quoi que ce soit par-dessus. Même si on construisait, en fin de compte cela ne subsisterait pas. Disons que c'est donc pour cela que le passage sur la chemita a été donné au mont Sinaï, car c'est une allusion à la foi, cela vient nous dire qu'il ne peut pas y avoir de foi sans Torah. Au moment où l'homme étudie la Torah, il faut qu'il la fasse précéder de la foi. S'il n'a pas de foi cela ne tiendra pas, même devant le plus léger des vents.

### La foi mêlée à la Torah

De plus, quiconque a en lui la foi, elle le mène à aimer les autres, à plus forte raison n'est-il pas jaloux de ses biens. Il ne les convoite pas et n'essaie pas de prendre l'argent des autres, car du fait qu'il a la foi il croit que toute sa subsistance lui vient de D., et qu'il n'aura rien de tout ce qui ne lui a pas été attribué par Lui.

Quand l'homme a la foi en D. et l'amour des autres, cela lui permet de se consacrer à la Torah, qui n'a été donnée que lorsqu'il y a la foi et la paix en Israël, ainsi qu'il est dit (Chemot 14, 31) : « Ils crurent en Hachem et en son serviteur Moché. » Les Sages ont enseigné (Mekhilta Bechala'h 6) : « Les bnei Israël n'ont été délivrés de l'Égypte qu'en récompense de la foi », et à ce moment-là il y avait la paix entre eux (Mekhilta Bechala'h 1) : « Israël campa là en face de la montagne (Chemot 19, 2), comme un seul homme avec un seul cœur. » Qu'est-ce que cela signifie ? Si c'est pour nous dire qu'il y avait la paix entre eux, les Sages auraient pu dire « comme un seul homme », pourquoi ajouter « avec un seul cœur » ? Mais « comme un seul homme » est une allusion au fait qu'il y avait la paix entre eux, « avec un seul cœur » est une allusion au fait qu'ils avaient une seule foi, qui dépend du cœur.

C'est pourquoi la mitsva de la septième année a été donnée au mont Sinaï. Cela nous enseigne qu'il est impossible à l'homme d'étudier la Torah qui a été donnée au Sinaï à moins d'avoir en lui la foi et l'amour des créatures. Quiconque n'aime pas les autres, cela montre qu'il n'a pas en lui la foi, et comme il n'a pas la foi il n'a pas le droit d'étudier la Torah. C'est la raison pour laquelle on trouve l'une à côté de l'autre la parachat Be'hokotai, qui contient le sujet de l'étude de la Torah, et la parachat Behar. En effet, l'étude de la Torah est impossible à moins qu'elle ne soit mêlée à la foi en Hachem et à l'amour des autres.

# À LA SOURCE

***Ce sol en repos vous appartiendra à tous pour la consommation : à toi, à ton esclave, à ta servante, au mercenaire et à l'étranger qui habitent avec toi; ton bétail même, ainsi que les bêtes sauvages de ton pays, pourront se nourrir de tous ces produits (25, 6)***

Dans le passage « Vehaya im chamoà », il est dit : « Je donnerai l'herbe des champs à tes bêtes, et tu mangeras et tu seras rassasié. » Les Sages ont expliqué à partir de là qu'il est interdit à l'homme de manger avant d'avoir donné à manger à ses bêtes. S'il en est ainsi, pourquoi donc est-il dit ici « vous appartiendra à tous pour la consommation », et ensuite « ton bétail même » ?

Le 'Hatam Sofer répond à cela qu'il y a deux raisons à la mitsva de donner d'abord à manger à la bête, comme il est dit dans « Cheilat Ya'avets » :

a) Parce quelle travaille pour l'homme, il convient donc de faire passer sa nourriture en premier.

b) A cause de l'interdiction de causer de la souffrance aux animaux.

En ce qui concerne la première raison, la septième année où il est interdit de travailler dans les champs avec les bêtes, il n'y a plus de raison de leur donner à manger en premier. C'est pourquoi dans le passage sur la septième année, la Torah fait passer d'abord la nourriture de l'homme.

« La cinquantième année sera pour vous un yovel » (25, 11)

Rabbi Avraham Sabbah zatsal écrit dans son livre Tsrer HaMor que la chemita et le yovel ont des bases profondes sur lesquelles repose le monde. Et d'après la Torah dévoilée, c'est la racine de toute la Torah et la base du monde entier, car le monde ne peut pas subsister sans qu'il y ait des riches et des pauvres, ainsi qu'il est écrit : « les pauvres mangeront avec toi ». Or on sait que la vie du pauvre est douloureuse, car il n'a pas de quoi manger, à chaque instant ses yeux sont tournés vers le ciel, et sa vie est en suspens. Alors que le riche passe toute sa vie dans la joie, le contentement et les festins, si bien qu'à cause de sa richesse et de son orgueil il oublie le pauvre et ne tient pas compte de ses malheurs.

C'est pourquoi la Torah a voulu donner l'année de la chemita et le yovel pour qu'il y ait deux années saintes consécutives. De façon que même le riche lève les yeux vers le ciel, parce qu'il ne sème pas et ne moissonne pas et dit : qu'est-ce que je vais manger et boire, pour qu'il sache et se rappelle la douleur du pauvre, dont toute la vie se passe dans la douleur et le souci.

Et comme le riche pendant deux ou trois ans lève les yeux vers le ciel et dit : Que vais-je pouvoir faire pour ma famille, puisque je ne peux ni semer ni moissonner, et que fera le pauvre dont toute la vie est marquée par la douleur de l'indigence ? Si bien que le riche se souviendra plus tard de ce qu'il a subi pendant la chemita et le yovel, et se dira : pendant les deux ans de la chemita et du yovel, je ne savais pas quoi faire pour ma famille, et j'étais plongé dans la douleur et les soucis. Que va faire le pauvre, dont toute la vie est douleur, qui ne vit jamais bien, dont les yeux sont tournés vers le ciel et les hommes, dont les enfants demandent du pain alors qu'il n'en a pas à leur donner ! Ainsi, le riche se souviendra du pauvre et aura pitié de lui.

***« Ne lui prends pas d'intérêts, tu craindras ton D. et ton frère vivra avec toi » (25, 36)***

Quel rapport y a-t-il entre le fait d'éviter de prendre des intérêts et la promesse que « ton frère vivra avec toi » ? C'est la question que pose Rabbeinou Moché Alcheikh.

Il fait la remarque que dans toute transaction de prêt à intérêt, le prêteur souhaite que les jours passent rapidement, car chaque jour

l'intérêt augmente et s'ajoute. Alors que l'emprunteur souhaite que les jours passent lentement, pour que sa dette n'enfle pas trop et qu'il n'ait pas besoin de payer encore plus.

C'est donc à ce propos que la Torah met en garde : « Ne lui prends pas d'intérêts », puis « ton frère vivra avec toi », que votre vie soit égale, que l'un n'ait pas des jours longs et l'autre des jours courts...

***« Et si vous rejetez Mes lois » (26, 15)***

Au début de la paracha, la Torah promet des bénédictions qui se produiront si et quand « vous marchez dans Mes voies », condition unique pour mériter « Je donnerai Mes pluies en leur temps et la terre donnera sa récolte et l'arbre des champs donnera ses fruits ». Quand les bnei Israël observent cette condition, ils reçoivent immédiatement une récompense.

Alors qu'en ce qui concerne les malédictions, la Torah ne se dépêche pas de détailler le châtiment, mais elle pose d'abord sept conditions : « Si vous dédaignez Mes lois, et si votre âme a horreur de Mes statuts, que vous ne faites pas toutes Mes mitsvot, et que vous transgressiez l'alliance », sept fautes dont l'une entraîne l'autre (Rachi), alors seulement, quand la mesure sera comble, quand toutes les mauvaises conditions seront remplies, vous serez malheureusement punis (d'après Kanfei Necharim).

## DANS LA VOIE DES PÈRES

***« Le monde a été créé en dix paroles »***

On peut expliquer que la raison pour laquelle le monde a été créé en dix paroles alors qu'il aurait pu l'être en une seule, est de dire aux habitants du monde que le Saint béni soit-Il donnera dans l'avenir une grande récompense aux tsaddikim qui font subsister le monde et qu'il est impossible aux hommes de connaître d'avance, comme l'a dit le prophète (Yéchaya 64, 3) : « Jamais œil humain n'a vu D., Toi seul. »

Et de même que le Saint béni soit-Il a créé le monde en plusieurs paroles alors qu'il aurait pu les réunir en une seule, il en va de même de la récompense des tsaddikim. Il peut y avoir une mitsva pour laquelle ils reçoivent une grande récompense, parce que parfois elle comporte beaucoup de choses, et cela n'est connu que de Hachem seul, tout dépend de la difficulté et du dévouement de celui qui l'accomplit, et des résultats qui en découleront.

Je vais en donner un exemple. Un riche donne à un pauvre une pièce comme tsedaka, et le pauvre va acheter du pain. Quand il arrive chez lui, il se lave les mains pour manger, ainsi que sa famille, ils disent la bénédiction sur netilat yadayim et sur le pain, et ensuite ils disent le birkat hamazone. Tout cela ne leur a été possible que grâce à cette pièce que le riche a donnée au pauvre.

L'inverse est également vrai. Si un riche donne mille pièces d'or en tsedaka et qu'un pauvre donne une petite pièce, le don du pauvre est plus important devant D. que celui du riche. Pourquoi donc ? Parce que le pauvre a donné de tout son cœur, et le riche a donné à contrecœur, or les Sages ont dit (Avot 5, 23) : « La récompense est en fonction de la difficulté ».

C'est pourquoi le Saint béni soit-Il est extrêmement exigeant avec ceux qui sont proches de Lui (Yébamot 121b), alors qu'Il montre de la patience envers les méchants. Bien qu'ils L'irritent beaucoup Il ferme les yeux sur leurs actions, car par leurs bonnes actions les tsaddikim Lui donnent de la satisfaction à chaque instant, si bien que lorsqu'ils trébuchent sur une petite chose, Hachem sent immédiatement que la lumière a diminué, et Il les punit. En revanche le méchant commet beaucoup de fautes, c'est pourquoi on ne lui reproche pas des petites choses, mais il devra rendre des comptes sur chaque chose s'il ne se repent pas, et tout sera pris en compte.

# A PROPOS DE LA PARACHA LA HERSE ET LA STUPEFACTION

L'histoire de David 'Hassid, agriculteur du mochav « Reva'ha » qui a mérité d'observer la chemita selon la halakha, et a fini par cueillir les fruits de la bénédiction

Tous les ans, je semais du blé dans ma parcelle de terrain et je ne m'en occupais pas. Je le laissais grandir jusqu'au moment de la moisson, et je le moissonnais. La première année, le champ produisit quatre tonnes, et tous les ans la quantité se réduisait, parce que je me contentais d'acheter des graines, de les semer, et c'est tout. Ce qui viendrait viendrait, et en général le champ donnait trois tonnes au maximum dans toute la parcelle.

Quand arriva l'année de chemita 5757, j'ai voulu accomplir cette mitsva à tout prix, quoi qu'il arrive, je voulais vraiment mériter cette mitsva. Les années précédentes, j'avais travaillé la terre pendant la chemita, car nous vendions les terres par l'intermédiaire de la rabbanout selon le « heter mekhira ».

Cette année-là, je me suis dit : c'est fini, je ne ferai plus cela. Je laisse mon terrain en friche, je veux mériter la mitsva dans sa totalité, le mieux possible. Je n'ai pas semé mais j'ai acheté des graines, parce que ma femme me disait tout le temps : il faut que tu achètes des graines, nous avons vendu le terrain, sème, sème. Mais j'ai acheté les graines et je les ai mises dans l'entrepôt. Je repoussais tout le temps le moment de les utiliser.

Arriva Roch Hachana, la chemita était entrée et je n'avais pas semé. J'ai laissé ma parcelle comme cela, vide, et je repoussais sans cesse ma femme, sans la laisser me convaincre de semer le blé. D. merci, j'ai mérité la mitsva, j'ai laissé le terrain vide pendant toute l'année de chemita, et les graines sont restées dans l'entrepôt. Le Saint béni soit-Il a dit de laisser la terre se reposer, je la laisse se reposer, quoi qu'il arrive.

Il ne sortira rien de cela !

Quand l'année de chemita s'est terminée, je suis allé voir les graines, et j'ai découvert que la moitié de la quantité était véreuse, il me semble qu'il y avait trois sacs à peu près cent cinquante à deux cents kilos, et de tout cela il restait environ la moitié.

J'ai pris ces graines. Je ne laboure jamais la terre, je me contente de tracer un petit sillon avec une herse qui retourne simplement la terre sur une dizaine de centimètres, quelque chose comme cela, avec toutes les herbes sauvages qui avaient poussé là.

J'ai payé quelqu'un pour qu'il fasse le travail, je lui ai donné les graines, il les a mis dans une semeuse et il les a semées. Il m'a dit : Ecoute, il ne sortira rien de cela, pourquoi est-ce que tu sèmes ? Ça ne vaut pas la peine ! Effectivement, quand la saison est venue j'allais de temps en temps au champ et il ne poussait rien, ça ne poussait vraiment pas, peut-être un peu par ci par là, très peu. La hauteur, qui aurait dû atteindre au moins un mètre et quelque, ne dépassait pas trente ou quarante centimètres au-dessus de la terre. Quelqu'un qui serait venu dans le champ aurait pu ne pas marcher sur les épis, on voyait vraiment le sol, parce que si peu avait poussé, presque la moitié seulement de la quantité.

Quand est venu le moment de la moisson, j'ai amené des marchands arabes spécialistes du blé, et quiconque venait là-bas disait immédiatement : « Vous plaisantez, est-ce que je vais acheter quelque chose comme cela ? Je n'achète pas ! Cela ne vaut même pas la peine d'amener la moissonneuse-batteuse, parce qu'on la paye en fonction de la surface, pas à l'heure ou à la quantité de blé. »

Je ne savais pas quoi faire, et en fin de compte j'ai décidé de ne pas moissonner mon champ, mais ma femme m'a dit : « Moissonne, on verra bien. » J'ai continué à chercher des marchands,

jusqu'à ce que j'en trouve un qui m'a dit : « Vous savez quoi, j'ai acheté du champ de votre voisin, je vais venir voir. »

Quand il a vu le champ, il m'a dit : « Ça ne vaut pas la peine. » Je lui ai dit : « Moissonnez, et je paierai la moissonneuse-batteuse. » Il m'a dit que le réservoir de la moissonneuse-batteuse suffirait certainement pour tout le champ, il n'y en aurait pas plus que cela, sans compter qu'il y avait une surface recouverte de char-dons au milieu du champ. Or ils sont spécialistes en évaluation. J'ai dit : « Qu'est-ce que cela peut faire ? Laissez-moi cela ! » Il a été d'accord, et nous avons convenu qu'il commencerait par mon champ, puisque de toutes façons la moissonneuse-batteuse ne serait pas remplie, et il continuerait plus tard par le terrain de mon voisin, pour pouvoir remplir le camion.

## *Cela vient d'Allah*

La moissonneuse-batteuse est arrivée, le conducteur était aussi arabe. Quand il a vu le champ, il m'a demandé : « Est-ce que vous êtes fou ? C'est du gâchis de prendre la moissonneuse-batteuse, vous n'avez pas intérêt à moissonner, vous allez payer plus que ce que vous ne gagnerez ! »

Je lui ai dit : « Qu'est-ce que ça peut vous faire ? Vous recevrez votre argent, moissonnez ! »

Il s'est mis à moissonner. Il a commencé une première rangée, et il n'est même pas arrivé au milieu que tout à coup du blé a commencé à tomber du réservoir. Il m'a crié : « 'Hassid ! Venez, venez, il n'est pas possible que le réservoir se soit rempli, je pense que j'ai dû oublier du blé dans la moissonneuse du champ que j'ai moissonné avant. Je n'ai pas regardé s'il y avait du blé dedans ou pas, je ne crois pas que cela ait pu se remplir ici, tout votre terrain ne suffirait pas à remplir la machine, je ne suis même pas arrivé au milieu de la première rangée, et c'est déjà plein ? Ce n'est pas possible... »

Je lui ai dit : « Bon, vous avez peut-être raison, versez cela dans le camion et continuez. »

Il n'est même pas arrivé à la fin de la première rangée que la machine était de nouveau remplie. Il est descendu, a regardé le champ, s'est frappé la tête avec les mains et a dit : « Je ne sais pas ce qui se passe ici, dites-moi ce qu'il y a ici ? Qu'est-ce que vous avez fait ici ? » Moi aussi, j'étais stupéfait.

Il a dit : « Cela vient d'Allah, cela vient d'Allah ! J'ai moissonné tellement de blé dans la région, et je n'ai encore jamais vu cela. » Entre temps il a continué, et le marchand arabe propriétaire du camion, qui était censé me faire payer en fonction de la surface, et même cela après que j'aie eu beaucoup de mal à le convaincre, devenait fou. Lui aussi disait : « Cela vient d'Allah, d'Allah ! » Il a ajouté : « Vous êtes aimé d'Allah... »

La moisson s'est terminée, le camion était plein à ras bord et le commerçant s'interrogeait : « Je ne sais pas quoi faire, je ne peux pas arriver avec un camion aussi plein jusqu'à la balance de Kiryat Gat ! » Il conduisait en tremblant, et je roulais devant lui. Quand le camion est monté sur la balance, ils n'en croyaient pas leurs yeux : le poids atteignait treize tonnes et sept cent kilos ! Alors que tous les ans, j'obtenais peut-être trois tonnes. L'Arabe était stupéfait, il n'arrêtait pas de remercier et de louer le Saint béni soit-Il de ce miracle qui était arrivé. Je lui ai expliqué que nous les juifs, nous observons la chemita, et le Saint béni soit-Il a dit que si nous observons une année entière de chemita, Il nous donne le double. L'Arabe m'a dit : « Le peuple juif est le peuple élu », il s'est mis à louer Hachem, et c'était vraiment un très grand « kidouch Hachem ».

## LA PARABOLE ET SA LEÇON

# L'ÉGALITÉ DES DROITS COMME PARABOLE SUR L'ÉLOIGNEMENT DE LA RÉDEMPTION À VENIR

*«Et pourtant, même alors, quand ils se trouveront relégués dans le pays de leurs ennemis, Je ne les aurai pas dédaignés » (Vayikra 26, 44)*

L'époque du règne de l'empereur français Napoléon Bonaparte a constitué un soutien considérable pour de nombreux juifs, qui ont mis en elle de grands espoirs pour un avenir meilleur. Ces juifs-là pensaient que si Napoléon abolissait complètement plusieurs décrets qui les avaient menacés pendant tant d'années, et qu'il leur octroyait de plus de grands privilèges et une totale égalité des droits – c'était un signe manifeste que la rédemption était proche.

Tout le monde ne voyait pas d'un bon œil ce que faisait l'empereur français pour le peuple juif, malgré les grands avantages qu'il lui accordait. Les sages d'Israël voyaient justement en cela une cause de souci et de tristesse. D'après eux, c'était un signe de la longueur de l'exil, dont on ne voyait pas la fin.

Rabbi Moché Sofer zatsal, auteur de 'Hatam Sofer, a beaucoup contribué à démolir les espoirs que ces juifs naïfs mettaient en Napoléon. A chaque fois qu'il parlait en public, il soutenait et encourageait sans cesse le public à observer la Torah et les mitsvot, car c'est cela la seule garantie pour briser le joug de l'exil et rassembler les juifs des quatre coins de la terre, en route vers une délivrance totale par le machia'h fils de David.

Pour concrétiser cette notion, le 'Hatam Sofer utilisait une histoire qui faisait grande impression sur le peuple. La voici :

Un fils de roi, aimé et choyé dans le palais du roi, s'éloigna tout à coup de la bonne voie et renia la bonne éducation qu'il avait reçue de son père et des éducateurs qu'il lui avait donnés. Chaque jour, le fils du roi rejetait la loi du royaume et commettait des actes qui ne convenaient pas à la maison royale.

Au début, quand le jeune homme se conduisait avec insolence et arrogance, le roi et ses ministres essayaient de lui parler et de le réprimander pour qu'il revienne à des sentiments meilleurs. Quand il commença à se lier avec des vauriens et à imiter leur conduite méprisante en public, le roi décida de punir son fils, d'un châtiment tel que cela lui ferait comprendre son erreur. Alors, il se repentirait automatiquement et améliorerait sa conduite en accord avec ce qui convient au fils d'un roi.

Que fit le roi ? Il ordonna à ses serviteurs d'emmener son fils dans un village perdu, où ils le vendirent à un pauvre paysan, pour quelques sous.

Le prince, qui n'avait jamais manqué de rien, avait la vie dure chez le paysan, qui le faisait travailler impitoyablement, lui donnait des travaux pénibles qu'il n'avait jamais faits auparavant, et pour ce labeur épuisant lui donnait du pain sec et de l'eau.

De cette façon, espérait le roi, son fils apprendrait à connaître la vie sur terre, à apprécier la liberté et à désirer recommencer à vivre dans le palais royal. Alors, il ne se laisserait plus entraîner dans des conduites douteuses. Et le jour venu, au moment de prendre sa succession sur le trône, son fils en serait digne.

Le fils du roi ne se révolta pas contre son nouveau maître. Il accepta avec amour les souffrances que lui infligeait le roi son père. Il avait dans le cœur un seul et unique espoir qui remplissait tout son univers : mon père va bientôt me ramener dans son palais...

Il vivait ainsi au village, dans l'attente fervente du jour tant attendu. Chaque jour il se disait : Peut-être qu'aujourd'hui le roi va venir ici et me délivrer de ces souffrances et de ce travail épuisant. Pendant le jour il réfléchissait, attendait et espérait, et la nuit il rêvait que le roi et sa suite venaient dans le village perdu avec des carrosses magnifiques et le ramenaient au palais.

Les jours passèrent, un jour chassant l'autre, une semaine chassant l'autre et un mois chassant l'autre, et le roi ne venait pas au village. Ses ministres et ses serviteurs se faisaient également désirer, et le bruit du magnifique carrosse du roi ne se faisait pas entendre. Mais le fils du roi attendait et espérait constamment le jour où il mériterait de retourner vivre au palais du roi, comme autrefois.

Un beau jour, il aperçut un groupe d'ouvriers qui arrivait vers le village, et qui attira son attention. Il décida de les suivre de près. Au bout de quelques jours, il se rendit compte que les ouvriers faisaient des fondations et commençaient à ériger un grand et beau bâtiment au centre du village.

Il était très curieux du but de ces activités. Construire un bâtiment tellement grand et large au centre de ce village perdu n'était pas un spectacle habituel ! Il s'approcha des ouvriers qui travaillaient sans trêve et leur demanda ce que cela signifiait.

Ils ne lui cachèrent pas le véritable but de la construction de cette maison : « Le roi nous a ordonné d'élever ici un palais magnifique pour vous, fils du roi ! »

Les ouvriers furent absolument stupéfaits de voir qu'au lieu de se réjouir de cette construction, le prince avait éclaté en sanglots...

« Est-ce que le bâtiment ne vous plaît pas, votre altesse ? » demandèrent-ils.

Le prince leur répondit entre ses larmes :

« Le palais est absolument merveilleux, et c'est justement pour cela que je pleure. »

« Pour cela ? » s'étonnèrent les ouvriers, « mais pourquoi ? »

« Tant que j'habitais chez le paysan, leur expliqua le fils du roi, je travaillais comme un forçat, je mangeais du pain sec, et je savais que le jour était proche où mon père me ferait sortir d'ici et me ramènerait au palais. Mais maintenant qu'il vous envoie pour me construire ici un magnifique palais, qui sait combien de temps il veut me laisser ici, à l'étranger, loin de son palais... »

Les juifs qui écoutaient les paroles du Rav baissaient la tête. Ils avaient compris la leçon. Mais le 'Hatam Sofer insistait : le peuple d'Israël, expliquait-il, souffre de l'exil depuis de nombreuses années. Mais dans cette grande obscurité brille un rayon de lumière : l'espoir de la délivrance prochaine.

Maintenant, quand le Saint béni soit-Il envoie l'empereur français pour nous construire un beau palais en exil, le palais de l'égalité des droits, qui sait pendant combien de temps encore la honte de l'exil va durer ? Nous n'avons pas à nous en réjouir, mais au contraire à le regretter et à pleurer amèrement...